1re Année. N° 4 Mai 1898

HIPPOCRATE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Scientifique, Historique, Patriotique

Rédacteur en Chef : Dr Socrate LAGOUDAKY

Alexandre Parodi

M. Lavisse écrivait récemment que, dans la dernière guerre, la Grèce avait eu toutes les infortunes, même celle de ne rencontrer aucun poète pour chanter sa généreuse folie, elle qui avait inspiré, en 1824, les Byron et les Hugo. La publication du volume de vers d'Alexandre Parodi, *Vaincus et Vainqueurs* (1), apportera du moins à tous les Grecs, à tous les philhellènes, comme une consolation dernière, l'hommage de l'Art ; et l'on ne pourra plus dire que lorsqu'était en jeu la cause du droit et de la civilisation, au milieu de l'indifférence des peuples ou de l'égoïsme des gouvernements, la poésie, elle aussi, se soit tue.

Nul d'ailleurs ne pouvait ressentir pour la Grèce une plus enthousiaste et plus ardente sympathie, et nul ne pouvait la célébrer avec plus de sincérité et de flamme qu'Alexandre Parodi. Il y était comme prédestiné à la fois par ses origines et par la nature même de son génie poétique. Né le 15 octobre 1840 à la Canée, d'un père italien et d'une mère grecque, plus tard élevé à Smyrne, c'est l'image et les

(1) E. Dentu et Cie, éditeurs, 78, boulevard Saint-Michel, Paris.

grands souvenirs de la Grèce qui ont illuminé toute sa jeunesse, et qui, pour son imagination d'artiste, remplissaient tout l'Orient. En même temps, il est vrai, dans l'Asie Mineure, cependant foncièrement grecque, d'autres influences et pour ainsi dire d'autres patriotismes pénétraient en lui : l'Italie, qu'il aimait dans ses chefs-d'œuvre, et à laquelle il tenait par son père, et, plus tard, par son mariage avec une Italienne ; la France, qu'il trouvait partout présente à Smyrne dans les souvenirs tout récents de la guerre de Crimée, et dont il fit sa patrie définitive, patrie non imposée par le hasard de la naissance, mais choisie par une adoption volontaire et spontanée dès qu'il commença à connaître son histoire et à pratiquer sa langue. Installé à Paris en 1873, il a reçu, en effet, ses grandes lettres de naturalisation en 1882. Mais la complexité de ces origines ne nuisit ni à l'unité ni à la vivacité de son sentiment patriotique ; seulement, dans son âme de poète, ce sentiment s'élargit et s'éleva jusqu'à envelopper, dans un même amour, les trois pays civilisateurs, les trois terres génératrices de l'art et dépositaires tour à tour de l'idéal et du droit, mais dont la Grèce reste comme l'initiatrice et le modèle primitif. Ce qu'il voit dans Paris, c'est la nouvelle Athènes et la nouvelle Rome, ce qu'il chante dans la Crète arrachée à la Grèce, c'est l'Alsace arrachée à la France ; ce qu'il hait dans les Turcs envahisseurs ce sont les Allemands voleurs de peuples ; c'est toujours d'un côté la patrie commune de la justice et de la civilisation, de l'autre la horde des barbares :

> Mon cœur est assez grand pour vous aimer tous trois,
> Pays que dans ses bras joint la Muse bénie,
> Patrie incomparable, une et triple à la fois.....

Rien d'étonnant dès lors à ce que ses premiers chants lui aient été inspirés par la révolte de la Crète en 1866 (*les Nouvelles Messéniennes*) ; et que les derniers événements d'Orient aient réveillé son lyrisme enflammé.

La nature même de son talent dramatique et de son imagination étaient d'ailleurs d'accord ici avec les souvenirs de son enfance. Cette imagination est avant tout héroïque et tragique ; ce qui l'attire et l'émeut, ce sont les grandes infortunes ou les exploits grandioses, les luttes de la passion, où tout le sort d'un peuple est intéressé, les terribles dévouements d'un seul à tous ou de tous à un seul. Ni les souffrances qui ne sont qu'individuelles, ni les faiblesses ou les médiocrités de l'homme qui n'est qu'homme ne l'intéressent profondé-

ALEXANDRE PARODI
Auteur de *Rome Vaincue* et de *La Reine Juana*

ment ; ce qu'il sent et ce qu'il sait peindre avant tout, c'est l'humanité surhumaine, si l'on peut dire, c'est la passion ou le devoir lorsqu'ils sont comme magnifiés par l'importance des intérêts en jeu, ou la grandeur même de qui les éprouve, et qu'ils ne se satisfont que par des crimes illustres ou des sacrifices éclatants. C'est pour cela qu'il a choisi presque tous les sujets de ses drames dans l'histoire, dans les grandes catastrophes collectives qu'amplifient à la fois l'étendue des conséquences et le lointain des temps. C'est pour cela encore que tous les critiques qui ont parlé de son œuvre n'ont pu s'empêcher d'évoquer à la fois le souvenir de Shakspeare et de Corneille : shakspearienne, elle l'est par la profondeur et l'intensité de l'émotion tragique ; cornélienne, elle l'est aussi par la hauteur morale et le goût inné du grandiose.

Dans *Ulm le Parricide* (1870), c'est l'ambition qu'il peint, mais l'ambition du trône, et l'ambition allant jusqu'à l'extrémité du crime, puis jusqu'à l'extrémité du remords. Dans *Rome vaincue* (1876) c'est l'amour, mais l'amour de la vestale coupable, intimement lié aux destinées de Rome elle-même, et devenant, par la mort, comme un sacrifice expiatoire à la grandeur de la patrie. Dans la *Jeunesse de François Ier*, c'est l'aurore héroïque du règne en qui s'incarne la Renaissance française, et qui se lève, pure, à Marignan, pour s'assombrir, dès qu'elle a été ternie par un crime, dans la défaite de Pavie, où tout est perdu, fors l'honneur. Dans *la Reine Juana* enfin (1893), c'est la lutte de la justice avec la raison d'Etat ; ce sont tous les sentiments les plus sacrés de la famille sacrifiés aux intérêts du trône, et aboutissant à la folie et à la mort de la victime ; mais, du sein même de la mort et de la folie, la justice sortant victorieuse encore, et Charles-Quint tout-puissant s'inclinant devant sa mère qu'il a rendue insensée.

Si tels sont les caractères propres et la nature poétique d'Alexandre Parodi, la cause du christianisme en Orient et de la Grèce ne pouvait manquer de l'inspirer. Là aussi, il s'agit des destinées de tout un peuple, il s'agit d'exemplaires de l'humanité plus grands, par leurs crimes ou leurs exploits, que l'homme commun, et en qui s'incarnent des idées éternelles de justice ou de vérité : Abdul-Hamid ou Guillaume II, tels qu'il les conçoit, sont des monstres tragiques dignes de Shakspeare ou de Corneille ; de même que les héros qu'il peint dans ses drames lui semblent toujours les ouvriers de grandes œuvres ayant un caractère moral, sublimes ou criminelles. Le nouveau livre que nous annonçons de l'auteur de *Rome vaincue* et de la *Reine Juana*, est au fond de même nature et révèle la même inspiration que ses aînés.

Perante o Retrato do Sultao Abd-ul-Hamid

PELO ALEXANDRE PARODI

Olhae bem. E'o proprio ! E'o assassino,
Matador por herança ;
Tem o alfange d'Orcan para na terra
Continuar a matança.

A quem o vê com branca luva esconde
A rubra côr da mao ;
E o fel esverdeadas torna as faces.
Do rotundo carao.

Qual nuvem de borrasca sobre a bocca
Lá 'stá negro bigode :
Taes obras, tal figura ; mais perfeita
Par' cença haver nao pode.

Como n'este bandido se divisam
Vivos e requintados
Os instinctos malditos e ferozes
Dos vis antepassados.

O escarlate do gorro que a cabeça
Lhe envolve, lhe circunda,
De sinistros claroes por sobre a fronte
O torvo rosto inunda.

Está sentado, e pensa em morticinios
P'ra o dia de amanha
O Deibler (1) ottomano, caro à augusta
Magestade allema.

Qual cerdo é cabisbaixo ; o olhar sem alma
Indica a lama e lodo
Em que chafurda às noites, de ocio e crapula
Nao farto inda de todo.

O que lhe importa o sangue dos Giaures,
Se é sen dono e senhor ?
Nao os tem por herança, nao é d'elles
O duro vencedor ?

Tem direitos o sabre, abate e doma
O povo resistente ;
Dever d'este é gemer, espesinhado
Pelo sultao potente.

Que gema pois, e ao chefe do islamismo
Allah dê houras, gloria ;
Os viventes pertencem-lhe, que os pise
P'ra mais gentil memoria.

Grecia fraca, silencio ! Invulneravel
Reina o senhor sultao ;
E dos christaos o Deus que verta sangue
Sob o grave tacao.

De Balaao a burra cavalgando,
A Europa um canto entoa :
Salve, da Armenia, o algoz ; tua illustre
[fama
Por todo o mundo echoa.

A christandade de hoje fraternisa ;
Do norte ao meiodia,
De leste a oeste te proclama, e firme
Faz tua sob'rania.

Grand-Mestre da matança, descançado,
Contente podes 'star.
Que ella o apanagio inteiro, intacto,
Ha de saber guardar

Bem o cubiça a Russia, e d'Inglaterra
As garras promptas 'stao
P'ra tomar, como espera, na partilha
A parte do leao.

Vae digerindo o sangue que bebeste,
Tranquilo e sem pavor.
Deixa-os lá ; sao famintos, mas receia
Lada um do outro o furor.

Talhar quinhoes n'isse fatal escarne
Fica para outra vez ;
Mas ai de quem os dentes approxime
Da devoranda vez.

Em secco mastigando, a Europa sofrega,
Mas timida, medrosa,
Ruge e de garra aberta ella está prompta
P'ra a ceia appetitosa.

Es' um porco inda vivo, por que o salva
O medo dos leoes.
Em teu chiqueiro immundo come e dorme ;
E' a ordem dos patroes.

Silencio aos opprimidos ! Co'os eunuchos
Elles em companhia,
Do mundo os seis senhores, p'ra defesa
'Stao de guarda e vigia.

Com canhoes, estandartes, com esquadras,
Pela terra e por mar,
Lhe dao seguro abrigo. E que a justiça
Se cause a protestar,

Para melhor salvar a Barbaria,
Perdida, aniquilada
Que seja a Grecia ! é este do Teutonico
O voto, a ordem dada.

Pois bem, algoz com luvas, que por touca
Tens de sangue um barrete,
Continua na faina, e morticinios
De novo mais commette.

Com alliados taes a Grecia esmaga,
A Armenia despovoa ;
De pois... orgias, pandega, e a Mafoma
Canto festivo entoa !

Traductor,
Dr Patrocinio da Costa.

(1) Nome do carrasco de Paris.

ARCADION (1)

Gloire aux morts ! Ils étaient cinq cents, d'âge inégal ;
Mais une seule en tous, leur Ame, agneau pascal,
S'est vouée à la Patrie,
Qui, debout au milieu de leur groupe incliné,
Pleure et, les embrassant, le front découronné,
Leur tend sa gorge meurtrie,
Et, pour jaillir mêlé de sang, son lait sacré
N'en enivre que mieux leur amour altéré,
Mère à la fois et Martyre.
Pour elle le vieillard qu'affermit le péril
Marche, nouveau Codrus, calme et d'un cœur viril,
Vers le gouffre qui l'attire ;
Derrière lui, héros précoce et doux, l'enfant
S'attache à sa tunique et, d'un air triomphant,
Dresse au ciel sa blonde tête ;
Et, dépouillant son sexe, aussi mâle que vous,
Faucheurs de Turcs que mène aux moissons son époux,
La femme dit : « Je suis prête ! »
« Je suis prête ! » répond la vierge et, dans ses yeux,
Qui se lèvent pleins d'aube et regardent les cieux,
Tremble une larme rebelle ;
Et le Moine extatique, allumant un flambeau :
« O Christ, dit-il, Sauveur ! Puisse notre tombeau
Être aux sultans une Arbelle !
Sous nos corps en lambeaux, ah ! puissent par milliers
Des nouveaux Darius les sanglants cavaliers
Périr ! Et qu'une cavale,
Seule échappée au bec des vautours banquetants,
Annonce par ses pleurs aux pachas sanglotants
L'explosion triomphale ! »
Ainsi parle debout le grand Moine (2), au bruit sourd
Du canon déjà proche et sous l'éclair qui court

(1) Couvent du mont Ida de Crète.
(2) L'hégoumène Gabriel. Lire ce fait historique dans les *Souvenirs d'un philhellène* par un anonyme, volontaire français. Ce brave Français nous le connaissons, c'est M. Edmond Desmaze, capitaine en retraite, officier de l'ordre du Sauveur, demeurant actuellement à Lyon, 30, rue de l'Annonciade (N. D. L. R.).

Et les éclats de la bombe ;
Et, l'oreille tendue, et sans souffle, il attend
Que le Turc à l'assaut par la brèche montant
Entre en foule dans la tombe :
Alors, un cri s'élève, et la torche soudain
Plonge au fond de la mine, et, par le clair matin,
De la terre déchirée
La foudre monte, éclate, et brise dans les airs
Des cinq cents Décius les palpitantes chairs
Que vêt sa lueur pourprée.
Sur le sol maternel vos corps du firmament
Retombent : l'Ame y reste ; et, divin monument,
Le noir cloître au loin rayonne.
Quel poète, attiré par la splendeur des morts,
N'ira dans son silence écouter les accords
Dont sa ruine résonne ?

Gênes, 13 décembre 1866.

Vaine espérance, hélas ! Le poète a suivi
L'universel déclin et, des mots seuls ravi,
N'est plus qu'un jongleur de rimes.
Il n'atteint plus au chant qui part vivant du cœur
Et, tel qu'un jet de feu, monte dans sa vigueur,
Créateur d'actes sublimes.
Il peint avec orgueil le mal et le néant :
Plus il se sent pervers, plus il se croit géant,
Et plus son siècle l'admire.
Ah ! ne nous flattons plus que rien de grand l'éveille !
Quelque monstre de vice est la seule merveille
Qui l'émeuve et qui l'inspire.
Telle est l'abjection de l'animal humain
Qu'il ne croit plus qu'à l'or qui brille dans sa main
Et qu'au plaisir qui l'enivre ;
Il se rit du devoir et du droit et de Dieu...
Que vous importe, ô morts ? Vous avez le ciel bleu,
Où votre Ame a dû revivre.

Paris, 13 septembre 1897.

ALEXANDRE PARODI.

Traité d'Hippocrate

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX

Traduit par le Dr Adamance CORAY,
Lauréat de l'Institut de France.

CHAPITRE VI

DE L'EUROPE

POUR ce qui concerne l'Europe, il y existe une nation Scythe, différente des autres nations. Elle occupe les rives du Palus-Méotide, et elle est connue sous le nom de *Sauromates*. Les femmes montent à cheval, tirent de l'arc, lancent le javelot de dessus le cheval et se battent contre les ennemis, tant qu'elles sont filles. Elles ne peuvent se marier qu'après avoir tué trois ennemis, et ne vont point habiter avec leurs maris avant que d'avoir offert le sacrifice prescrit par la loi. Dès qu'une fille est mariée, elle cesse d'aller à cheval, à moins qu'une expédition générale ne l'oblige à marcher avec les autres. Ces femmes n'ont point la mamelle droite, parce que, pendant leur enfance, les mères ont soin de la leur brûler en y appliquant, après l'avoir fortement chauffée, une machine de cuivre fabriquée à cet effet. Cette opération empêche l'accroissement de la mamelle, et fait que toute la force se porte avec le surplus des humeurs vers l'épaule et le bras du même côté. Quant à l'uniformité de la physionomie des autres Scythes, qui se ressemblent entre eux autant qu'ils diffèrent des autres peuples, la même chose a lieu chez les Egyptiens, et par l'effet des mêmes causes ; si ce n'est que ceux-ci sont accablés par une excessive chaleur, et ceux-là par un froid rigoureux. Ce qu'on appelle le *désert de la Scythie* est une plaine dénuée d'arbres et couverte de pâturages, sans être excessivement humide ; car elle est arrosée par de grands fleuves, qui entraînent les eaux des champs. Elle est occupée par les Scythes appelés

Nomades. On leur a donné ce nom parce qu'ils n'ont point des demeures fixes et qu'ils habitent des chariots à six, ou tout au moins à quatre roues, fermés tout autour avec du feutre, divisés en forme de logements, les uns en deux, les autres en trois pièces, et construits de façon qu'ils sont impénétrables à la pluie, à la neige et aux vents. Ces chariots sont traînés par deux ou trois paires de bœufs qui n'ont point de cornes à cause du froid excessif.

Il n'y a que les femmes et les enfants qui se tiennent dans ces chariots ; les hommes les accompagnent à cheval, suivis de leurs troupeaux et de leurs haras. Ils restent dans un endroit aussi longtemps qu'ils y trouvent assez de pâturages pour leurs bestiaux ; après quoi ils se transportent ailleurs. Ils mangent des viandes cuites, et boivent du lait de jument, dont ils font aussi une espèce de fromage, qu'ils appellent *hippace*. Telles sont les coutumes et les manières de vivre des Scythes. Ce que je viens d'observer sur la température des saisons de la Scythie et la physionomie de ses habitants qui, comme les Egyptiens, se ressemblent autant entre eux qu'ils diffèrent des autres peuples, est l'effet de la position même de leur pays, à laquelle il faut aussi attribuer le peu de fécondité, soit de l'espèce humaine, soit des animaux sauvages qui y sont plus rares et plus petits qu'ailleurs. En effet, la Scythie est située précisément sous le septentrion et aux pieds des monts Riphées, d'où souffle le vent du nord. Le soleil ne s'en approche qu'au solstice d'été, encore ne l'échauffe-t-il que pendant un temps assez court. Les vents chauds qui soufflent des régions chaudes, n'y parviennent que rarement et après avoir perdu leur force. Ce sont des vents froids et septentrionaux qui y soufflent constamment. Ils viennent des eaux, des neiges et des glaces, qui ne quittent jamais les montagnes et qui les rendent inhabitables. Les plaines sont pendant le jour couvertes de brouillards épais ; de sorte que ceux qui les habitent vivent dans l'humidité et dans un hiver perpétuel, n'ayant que quelques jours d'été, qui ne sont pas même assez chauds. Car ces plaines sont élevées et nues, et vont toujours du septentrion au midi sans être couronnées de montagnes.

Les animaux sauvages y sont assez petits pour pouvoir se cacher sous terre. L'hiver perpétuel et la nudité du sol, qui n'offre aucun abri contre le froid, les empêchent de profiter. Toutes les saisons s'y ressemblent, et leurs changements ne sont ni grands ni violents. De là vient cette uniformité qu'on observe dans les traits des Scythes, aussi bien que dans le genre de vie qu'ils mènent ; car ils sont vêtus et nourris de la même manière en été qu'en hiver. Ils respirent un air

épais et humide, et boivent des eaux de neige et de glace. Ils sont d'ailleurs paresseux et peu faits pour le travail, parce que ni le corps, ni l'esprit ne peuvent soutenir la fatigue dans les pays qui n'éprouvent point des variations de l'atmosphère violentes. Il résulte nécessairement de tout cela que les Scythes ont le corps humide, énervé, gros et tellement chargé d'embonpoint qu'on n'y distingue point les articulations. Le canal intestinal, mais surtout le bas-ventre sont pleins d'humeurs et lâches ; car il n'est pas possible que dans un pays ainsi constitué par rapport aux saisons, et chez des hommes d'un tel tempérament, le ventre se resserre. Cet excès d'embonpoint, joint au défaut de poil, donne aux Scythes une physionomie uniforme, en sorte que les hommes ressemblent les uns aux autres, de même que les femmes se ressemblent entre elles. Ajoutez à cela que la température étant à peu près la même dans toutes les saisons, la liqueur séminale n'éprouve aucune altération au moment où elle se condense pour la formation du fœtus ; à moins que quelque accident violent ou quelque maladie ne vienne la déranger.

Une grande preuve que je vais apporter de l'humidité de leurs corps, c'est que presque tous les Scythes nomades se cautérisent les épaules, les bras, les carpes des mains, la poitrine, les hanches et les lombes. Ils n'emploient ce moyen que pour remédier à l'humidité et à la mollesse de leur tempérament, car ils sont énervés à tel point qu'ils ne sauraient bander un arc, ni soutenir le mouvement que l'épaule fait en avant quand on lance un javelot. Mais leurs articulations une fois débarrassées de l'excessive humidité par l'application du feu, l'habitude du corps devient plus ferme, plus compacte et mieux prononcée. Leur complexion devient humide et leur taille épaisse, premièrement parce que, dans leur enfance, ils ne sont point emmaillotés, non plus que les Egyptiens ; ils n'ont pas même voulu adopter cet usage, qui les aurait rendus moins propres à se tenir à cheval ; ensuite, leur vie sédentaire contribue aussi à cette disposition du corps. En effet, les enfants mâles, tant qu'ils ne sont pas en état de monter à cheval, passent la plupart du temps assis dans les chariots, et n'ont que fort peu d'occasions de marcher, à cause des migrations continuelles qui empêchent ces peuples de se fixer nulle part. Les filles (par ces mêmes causes, jointes à la nature de leur sexe) sont d'une complexion prodigieusement humide et flasque. Les Scythes ont en général le teint rougeâtre, parce que, chez eux, le soleil n'agit pas assez puissamment pour empêcher que le froid ne leur brûle la peau et n'en altère la blancheur. Il n'est guère possible

qu'une pareille constitution soit favorable à la propagation de l'espèce; car les hommes sont très peu portés aux plaisirs de l'amour, à cause de leur tempérament humide, de la mollesse et de la froideur du ventre, dispositions qui doivent les rendre insensibles aux plaisirs de l'amour, d'autant plus que l'usage du cheval les fatigue et les énerve sans cesse. Telles sont les causes qui ôtent aux hommes les forces nécessaires pour remplir les fonctions de leur sexe.

Les femmes, de leur côté, ont le corps trop gras et trop humide pour que la matrice puisse saisir la liqueur séminale. Leurs évacuations menstruelles n'ont point de périodes réglées; elles sont peu abondantes et ne reviennent qu'à de longs intervalles. La graisse obstrue l'orifice de la matrice, et empêche la semence d'y pénétrer. Ajoutez l'aversion qu'elles ont pour le travail, et qui favorise encore cet embonpoint excessif, et leur rend le ventre mou et froid. Ces causes doivent nuire à la fécondité de la nation Scythe. Une grande preuve de ce que je viens d'avancer, c'est le contraste qu'on observe entre ces femmes et leurs esclaves. Celles-ci n'ont pas plutôt eu commerce avec un homme qu'elles deviennent grosses, par la raison que le travail les rend plus maigres que leurs maîtresses. C'est encore parmi les Scythes que bien des hommes deviennent impuissants. Ils se livrent aux travaux des femmes, dont ils imitent jusqu'au son de la voix et au langage; et on les appelle *efféminés* (1). Les naturels du pays attribuent la cause de ce changement à Dieu; et ils respectent et révèrent cette espèce d'hommes, chacun craignant d'être lui-même

(1) Coray, dans ses notes qui sont une source d'érudition abondante et sûre, ajoute: « Cette maladie, qu'Hérodote appelle une *maladie féminine*, était une véritable affection hypocondriaque nerveuse qui troublait l'imagination, abattait les forces physiques, et décourageait l'âme de ces malheureux, en leur ôtant jusqu'à l'espoir de la possibilité de guérir. Il n'est point étonnant que, dans un pareil état de faiblesse, ces hommes, très superstitieux d'ailleurs, se soient imaginés avoir changé de sexe. L'ignorance des causes naturelles de ce qu'ils éprouvaient, jointe aux idées religieuses d'une divinité offensée, les déterminait à prendre des habits de femme; et cette folle démarche devenait encore un obstacle insurmontable au recouvrement de leur santé. Il serait curieux de savoir si ce phénomène existe aujourd'hui chez les Tartares. »

D'après des voyageurs modernes, cette *maladie féminine* existe, en effet, chez les Tartares: « Quand, dit Reineggs, en parlant des Tartares Nogais, une débilité incurable, effet soit de la maladie, soit de l'âge, survient chez les hommes, la peau de tout le corps se ride, ils perdent le peu de barbe qu'ils ont, ils deviennent inhabiles au coït, et tous leurs sentiments et leurs actions cessent d'être des sentiments et des actions d'un homme. En cet état, ils fuient la société masculine, demeurent parmi les femmes, et en prennent les habillements. »

Jules de Klaproth signale aussi l'existence, parmi les Tartares Nogais, d'une maladie pareille, qu'il compare avec l'affection indiquée par Hérodote et décrite par Hippocrate. L'ouvrage de Jules de Klaproth: *Reise in den Caucasus und nach Georgien*, a été publié à Berlin en 1812, douze ans après la publication du *Traité* d'Hippocrate, par le docteur A. Coray.

atteint d'un pareil malheur. Quant à moi, je pense que cette maladie vient de Dieu tout aussi que les autres maladies quelconques, et qu'il n'y en a pas de plus divines, ou de plus humaines les unes que les autres. Mais il n'en est pas moins vrai que chacune d'elles a sa nature propre, et que rien ne se fait indépendamment des causes naturelles. Je vais indiquer celles qui me paraissent donner lieu à cette affection particulière aux Scythes.

L'habitude d'être à cheval, et d'avoir sans cesse les extrémités inférieures pendantes, leur occasionne des fluxions chroniques aux articulations. Quand cette maladie s'aggrave, la hanche se retire, et ils deviennent boiteux. La manière dont ils se traitent au commencement de la maladie consiste à se faire ouvrir les deux veines qui sont derrière les oreilles. Après que le sang a cessé de couler, la faiblesse les assoupit et les endort. Au réveil, quelques-uns se trouvent guéris, tandis que d'autres n'éprouvent aucun soulagement. Or, je présume que c'est ce remède qui leur altère la liqueur séminale: car il me paraît qu'ils coupent ces mêmes veines voisines des oreilles, dont l'ouverture rend les hommes impuissants. Quand, après cette opération, voulant avoir commerce avec des femmes, ils ne peuvent en venir à bout, ils restent d'abord tranquilles et ne s'en inquiètent point; mais si après plusieurs autres tentatives, ils ne réussissent pas mieux que la première fois, alors ils en attribuent la cause à la Divinité, qu'ils s'imaginent avoir offensée; ils se déclarent impuissants, prennent les habits et les goûts des femmes, et s'occupent avec elles des mêmes ouvrages.

Cependant cette maladie n'afflige que les Scythes les plus accrédités par leur fortune, leur puissance et leur noblesse, précisément à cause de l'équitation continuelle. Les pauvres y sont moins exposés, par cela même qu'ils ne vont point à cheval. Or, si cette maladie venait de Dieu plus immédiatement que les autres, elle ne devrait pas être le partage exclusif des nobles et des riches; mais elle devrait affliger tous les Scythes indistinctement, et même en attaquer de préférence les pauvres, s'il est vrai que les dieux reçoivent avec plaisir les honneurs et les offrandes que les hommes leur font, et qu'ils les en récompensent. Car il est naturel que les riches, ayant plus de moyens, honorent souvent les dieux par des sacrifices et des dons de toute espèce; au lieu que les pauvres doivent être moins portés à faire cette dépense, parce qu'ils n'en ont point les moyens, et que d'ailleurs ils se plaignent des dieux, en les regardant comme les auteurs de leur misère. Ainsi, les pauvres plutôt que les riches devraient por-

ter la peine de pareilles offenses. Cependant, comme je l'ai déjà dit, cette maladie dépend des dieux comme les autres; mais elle doit, ainsi que les autres, sa naissance à une cause naturelle, qui est celle que je viens d'assigner.

Et ce n'est pas seulement chez les Scythes que l'équitation produit ces maux. Partout où cet usage est fréquent et journalier, on trouve beaucoup d'hommes sujets aux fluxions chroniques des articulations, à la sciatique, à la podagre, et inhabiles aux plaisirs de l'amour. A l'usage du cheval, qui cause ces maux chez les Scythes, et qui les assimile d'une manière particulière aux eunuques, on peut ajouter celui d'avoir toujours des culottes ; ce qui fait qu'ils ne peuvent pas même porter la main aux parties naturelles. D'ailleurs le froid, joint à la fatigue, distrait absolument leur esprit du désir de l'union des sexes ; de sorte qu'ils ne se hasardent à rien tenter, qu'ils ne soient assurés d'avoir recouvré la virilité. Telle est la constitution (physique et morale) de la nation Scythe.

Quant aux autres peuples de l'Europe, ils diffèrent les uns des autres de forme et de stature, à cause des variations grandes et fréquentes de leurs saisons. Chez eux, à des chaleurs excessives succèdent des froids rigoureux, à des pluies continuelles de très longues sécheresses, et (à un air calme) des vents impétueux qui rendent encore ces variations plus nombreuses, et plus irrégulières. Il est naturel que la génération se ressente de cette disposition du climat et que la concrétion de la liqueur séminale ne se fasse pas toujours de la même manière, mais qu'elle varie suivant que la conception a lieu en été ou en hiver, dans un temps sec ou dans un temps pluvieux. C'est, à mon avis, la cause qui rend la physionomie et la stature des Européens plus variées que celles des Asiatiques ; et cette variété s'observe encore parmi les habitants de chaque ville. Car la concrétion de la liqueur séminale doit éprouver plus d'altérations dans un climat sujet à des changements fréquents que dans celui où la température de chaque saison est uniforme, ou ne varie guère. Il en est de même de la différence des mœurs. Les Européens sont d'un naturel sauvage, insociable, fougueux, par la raison qu'ils vivent sous un ciel où l'esprit éprouve des secousses fréquentes, qui donnent à l'homme de la dureté et qui altèrent en lui la douceur et l'aménité des mœurs. Je les crois, par la même raison, plus courageux que les Asiatiques. Une température toujours à peu près égale favorise l'indolence ; au lieu que dans un climat variable, le corps et l'esprit se portent volontiers à l'exercice et

au travail, qui donnent du courage, comme, au contraire, la paresse et l'inaction augmentent la lâcheté.

C'est cette nature du climat qui rend les Européens plus belliqueux que les Asiatiques ; mais leurs lois y contribuent aussi, car ils ne sont point gouvernés par des rois absolus comme les Asiatiques ; et j'ai déjà fait voir que partout où l'on est soumis à des despotes, on est nécessairement très lâche ; parce que, quand on a l'âme asservie, on ne se soucie point d'exposer sans nécessité sa vie pour augmenter la puissance d'un autre. Les Européens, au contraire, gouvernés par leurs propres lois, affrontent d'autant plus volontiers les dangers, qu'ils ne s'y exposent que pour eux-mêmes, et que ce sont eux-mêmes qui remportent le prix de leurs victoires. Tant les lois contribuent puissamment à faire naître le courage. Voilà, généralement parlant, quel est l'état des Européens comparé avec celui des Asiatiques. Mais il existe aussi en Europe des peuples qui diffèrent entre eux pour le courage, comme pour la forme et la stature, et cette différence tient aux mêmes causes que j'ai déjà assignées, et que je vais éclaircir davantage.

Tous ceux qui habitent un pays montueux, inégal, élevé et pourvu d'eau, et qui éprouvent des variations de saisons considérables, doivent naturellement être d'une haute stature, très propres à l'exercice et au travail, et pleins de courage. Ils sont, d'ailleurs, d'une humeur agreste et farouche. Ceux, au contraire, qui occupent des vallées, abondantes en pâturages et dévorées par des chaleurs étouffantes, qui sont plus généralement exposés aux vents chauds qu'aux vents froids, et qui font usage d'eaux chaudes, ne sauraient être ni grands, ni bien proportionnés ; ils ont plutôt le corps gros et charnu, les cheveux noirs, et leur teint approche plus du noir que du blanc. Leur tempérament est moins phlegmatique que bilieux. Ils ne sont naturellement ni courageux ni propres au travail ; mais ils pourraient devenir l'un et l'autre, s'ils étaient gouvernés par des lois qui les y portassent. Au reste, ils peuvent jouir d'une santé brillante, s'il y a dans leur pays des fleuves qui entraînent les eaux dormantes et celles de pluie. Si, au contraire, ils sont éloignés des fleuves, et qu'ils boivent des eaux de fontaine amenées de loin, ou des eaux stagnantes de marais, ils doivent avoir le ventre gros et être sujets aux affections de la rate. Ceux qui habitent un pays élevé, uni, venteux et assez humide, ont la taille grande et se ressemblent entre eux ; mais ils sont d'un naturel moins brave et plus enclin à la douceur. Ceux qui habitent des pays raboteux, secs et nus, où les changements des saisons ne sont

point tempérés, ont l'habitude du corps sèche et nerveuse, et le teint plutôt blond que brun. La présomption et l'opiniâtreté forment leur caractère. Car, partout où les saisons éprouvent fréquemment des variations considérables, vous trouverez des hommes bien différents les uns des autres tant pour la figure que pour la constitution morale et physique.

Ces variations sont la cause principale des différentes modifications de la nature de l'homme. Vient ensuite la qualité du sol d'où il tire sa nourriture et celle des eaux dont il fait usage. En effet, vous observerez que la constitution physique et morale de l'homme suit pour l'ordinaire la nature du sol qu'il habite. Partout où le sol est gras, mou et humide, où les eaux ont si peu de profondeur qu'elles sont chaudes en été et froides en hiver, et où l'on jouit d'une température douce, on voit des hommes d'une complexion humide et si charnus, qu'ils paraissent n'avoir point d'articulations ; ils évitent le travail et l'exercice, et manquent ordinairement de courage. Ils sont d'un esprit nonchalant, épais, endormi, et peu propre à la culture des arts. Dans les pays, au contraire, dont le sol est nu, raboteux et sans aucun abri, où l'on est également accablé par la rigueur du froid et par l'ardeur d'un soleil brûlant, on trouve des hommes secs, maigres, ayant les articulations bien saillantes, nerveux et velus. Ils aiment le travail, ont l'esprit subtil et éveillé, le caractère présomptueux, opiniâtre et plus agreste que doux. Ils sont plus fins et plus intelligents dans la pratique des arts, et plus vaillants dans le métier des armes. Au reste, vous trouverez que toutes les productions de la terre ont aussi des qualités conformes à la nature du sol.

Voilà quelles sont les constitutions physiques et morales les plus opposées ; en les prenant pour règle, vous jugerez de tous les autres cas, sans craindre de vous tromper.

HIPPOCRATE.

FIN du discours préliminaire de Coray sur le *Traité des airs, des eaux et des lieux*, d'Hippocrate.

.... Il me reste à témoigner ma reconnaissance aussi sincère que solennelle aux conservateurs de la Bibliothèque nationale, qui m'ont communiqué tous les secours nécessaires à mon travail avec cet empressement affectueux dont il n'y a que les véritables amis des lettres qui soient capables. En parlant de secours, il serait injuste de vous oublier, vous, mes chers compatriotes, qui, dans un temps et dans des circonstances qui rendaient toute entreprise de librairie impossible, m'avez aussi fourni les moyens de publier cet ouvrage. Je vous remercie,

mes amis, mes compagnons d'infortune; je vous félicite de ce que votre zèle dément, de la manière la plus victorieuse, toutes les absurdes calomnies par lesquelles, dans ces derniers temps, des personnes qui, par leurs lumières, devraient s'intéresser le plus à nos malheurs, ont cherché à dénigrer notre nation. On aura beau dire : vous n'avez point dégénéré de vos illustres ancêtres. Le sang grec coule encore dans vos veines; il n'attend qu'un heureux concours de circonstances pour prouver à l'univers que vos chaînes n'ont pas été votre ouvrage, et que, loin de les avoir portées avec une *stupide* résignation, vous avez été la seule nation subjuguée qui ait voué une haine éternelle à ses tyrans, haine transmise de père en fils, nourrie et conservée dans vos cœurs indignés, comme un héritage sacré.

CORAY.

Moniteur universel du 23 floréal an IX (15 mai 1801). Extrait de l'article de Fr. Thurot (1) sur l'édition donnée par Coray du Traité d'Hippocrate *des Airs, des Eaux et des Lieux*.

. . . . . .

On peut donc affirmer avec vérité que cette édition est un des ouvrages de ce genre les plus parfaits qui aient paru en France depuis bien longtemps, en y joignant néanmoins celle des *Caractères* de Théophraste, qui est de la même main, et qui a été donnée il y a deux ans; mais un fait que l'on ne doit pas omettre, parce qu'il honore le caractère et les vues libérales et généreuses d'une classe d'hommes trop peu connue et mal appréciée chez nous, c'est que ce sont des compatriotes de l'éditeur (le citoyen Coray est né à Smyrne), ce sont des négociants grecs qui ont fait les frais de cet ouvrage, ainsi que de l'édition des *Caractères* de Théophraste; ces hommes, véritablement estimables, animés du zèle patriotique le plus noble et le plus pur, ont eu en vue de ranimer dans leur pays le sentiment de la gloire nationale et le goût de l'instruction, et d'y introduire, avec l'étude des chefs-d'œuvre de la Grèce antique, la connaissance de la langue française, qu'on peut désormais appeler à juste titre la langue de la liberté. Les Grecs modernes ne sont pas, à beaucoup près, aussi étrangers aux sentiments généreux, et aussi indifférents au désir de l'indépendance, qu'il a plu à quelques observateurs superficiels de le dire ou de le croire ; la preuve en est dans l'empressement avec lequel tout ce qui, dans cette nation, a quelques moyens ou quelque énergie, se porte à se réunir à notre brave armée d'Orient, illustrée par tant de victoires et par tout ce que l'héroïsme, porté à son plus haut degré d'enthousiasme, peut produire de grand et d'admirable.

Qu'il nous soit permis, en terminant cette notice, de manifester notre vœu

(1) Jean-François THUROT, né à Issoudun, le 24 mars 1768, mort le 16 juillet 1832, succéda à Bosquillon comme professeur de philosophie grecque au Collège de France. La mort de Bosquillon eut lieu au mois de décembre 1814. Voir la lettre dans le numéro 2 de l'*Hippocrate* par laquelle Lefèvre-Ginau, administrateur du Collège de France, offrait cette chaire à Coray, et le refus de Coray.

pour que l'étude des langues anciennes et particulièrement de la langue grecque, beaucoup trop négligée en France depuis longtemps, y reçoive quelque perfectionnement et quelques encouragements ; on ne saurait se dissimuler que cette partie de la littérature offre dans tous les genres des modèles de la plus rare perfection, et peut-être n'est-elle pas moins importante pour les hommes qui veulent cultiver avec succès la poésie et l'éloquence, que l'étude de l'antique, c'est-à-dire des chefs-d'œuvre des sculpteurs grecs, ne l'est pour les artistes qui veulent atteindre un certain degré de perfection dans la sculpture ou dans la peinture. Enfin, il est convenable à la gloire et à la dignité d'une grande nation de ne pas rester dans un état d'infériorité marquée par rapport aux nations voisines dans quelque genre que ce soit ; et certes, l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande l'emportent de beaucoup sur nous pour le nombre des professeurs habiles qu'elles possèdent et des ouvrages importants qu'ils publient presque chaque année.

Nous avons sans doute, en France, quelques hommes qu'on peut opposer aux plus savants de l'Europe, les Villoison, les Brunck, Coray, Chardon de la Rochette, etc., mais la décadence où sont tombées les études, surtout depuis la Révolution, nous empêche de profiter de leurs travaux et des connaissances précieuses qu'ils pourraient propager. Le citoyen Coray pourrait, comme nous l'avons dit, nous donner une édition parfaite des œuvres d'Hippocrate. Le citoyen Chardon de la Rochette a, dit-on, préparé une édition complète de l'*Anthologie*, et qui offrirait une foule de morceaux inédits qu'il a tirés du manuscrit du Vatican L'on doit voir avec peine que ces savants ne puissent faire imprimer leurs ouvrages que dans les pays étrangers. Espérons néanmoins que, sous l'influence d'un gouvernement éclairé et qui accueille avec empressement tout ce qui est utile et qui peut contribuer à la gloire nationale, nous reprendrons, en ce genre aussi, la supériorité à laquelle nous pouvons aspirer et que nous avons eue à d'autres époques.

François Thurot (1).

Lors de la distribution des prix décennaux de 1810, la Commission d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut désigna à l'unanimité Coray pour le prix, à cause de sa traduction du traité d'Hippocrate, *des Airs, des Eaux et des Lieux*, et d'un certain nombre de corrections sur Thucydide (Gail dit qu'il y en avait dix-sept pages ; nous ne savons ce qu'elles sont devenues). J.-B. Gail, membre de l'Institut, qui croyait obtenir ce prix pour ses nombreux ouvrages, et, en particulier, pour sa traduction de Thucydide, n'obtint pas même une mention. Il écrivit alors un long et violent factum contre ses juges, dans lequel il affecte cependant de témoigner de l'estime pour Coray. Nous donnons ci-dessous la page de la brochure de Gail qui contient une lettre de Coray et fait ressortir le contraste entre le caractère de ces deux hommes :

(1) L'épitaphe de Thurot, en grec, a été composée par Coray, qui a consacré à sa mémoire quelques pages touchantes publiées en tête de la seconde partie du quatrième volume des *Atacta*, en 1832.

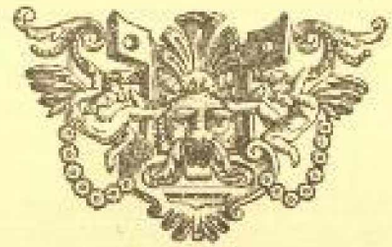
... J'en ai donné la preuve à M. Coray, lorsque, voyant en lui un homme laborieux et d'un grand mérite, je fis tout pour obtenir son amitié et même ses conseils. A-t-il oublié les démarches que m'inspira mon amitié pour lui, et la lettre amicale que je lui écrivis dans une importante occasion ? Quelle fut votre réponse, monsieur Coray ? Je la copie textuellement en entier, à l'exception d'un mot dur que je ne puis me décider à transcrire :

« Ce n'est pas sans surprise, Monsieur, que j'apprends que vous avez des « places à donner : c'est l'état pour lequel je ne me suis jamais senti la moindre « vocation. En vous remerciant de vos bontés, je vous prie de ne point vous « occuper de moi. »

« Coray. »

Lorsque je vous écrivis, monsieur Coray, vous n'aviez pas la pension dont vous a gratifié un gouvernement qui, en accueillant les étrangers, excite parmi les Français une noble émulation. Vous jugeant très digne de pension, et vous croyant une fortune trop peu au niveau de votre mérite, je vous annonçais une chaire vacante et les suffrages de plusieurs de mes confrères ; je vous assurais que je ferais tout pour vous épargner l'ennui des visites et des sollicitations. Je vous invitais à ne pas refuser la chaire, à ne pas trop écouter votre modestie, quand bien même vous ne sauriez pas l'hébreu ; que, par le fait de la Révolution, cette chaire, alors la plus commode de toutes, laissait tout le temps nécessaire pour étudier et se préparer ; qu'en peu de temps, un homme de votre mérite acquerrait ce qui lui manquait. Pourquoi, monsieur Coray, vous qu'on appelle le *philosophe éminemment pratique*, vous qu'on surnomme l'*Aristide des Grecs modernes*, qu'on proclame *modèle de modestie et d'urbanité attique*, répondîtes-vous par une lettre ironique et dure à des offres obligeantes, à des soins empressés ?

J.-B. Gail,
Membre de l'Institut, lecteur impérial.



Du Lait

Par le docteur comte DE GOYON,
ancien officier d'infanterie,
ancien député des Côtes-du-Nord.

Le lait étant surtout dangereux par les microbes qu'il contient, on a songé à utiliser les méthodes pastoriennes pour préparer un lait stérile, dont l'introduction dans l'alimentation des nouveau-nés et même dans la thérapeutique infantile a été un véritable bienfait. Les observations de M. Budin, les statistiques réunies par lui et par ses élèves, en témoignent suffisamment. Mais, parmi les microbes qui contaminent le lait, il en est de plus dangereux les uns que les autres. Ceux qui altèrent surtout le lait dans les laiteries sont principalement des ferments lactiques nuisibles à l'estomac encore gélatineux de l'enfant, en raison de l'acidité qu'ils y apportent et peut-être aussi parce qu'ils provoquent dans l'estomac une rapide coagulation du lait (DUCLAUX). Quant aux microbes que le lait rencontre dans la bouche, l'estomac et le canal intestinal de l'enfant ainsi nourri, ils appartiennent surtout à la tribu des tyrothrix aérobies, puissants producteurs de présure. Le lait peut être altéré par divers organismes inférieurs; il peut, surtout, alors même qu'il ne présente aucune altération, contenir un certain nombre d'éléments pathogènes et devenir ainsi un agent de transmission de différentes maladies. C'est pour prévenir les accidents qui peuvent résulter de l'usage de laits contaminés, aussi bien que pour combattre les altérations qui succèdent souvent à la présence des bactéries, qu'on a proposé, lorsqu'on n'est pas assuré de l'asepsie du lait, une des opérations telles que l'ébullition, la pasteurisation ou la stérilisation.

Il n'est pas, en effet, sans danger de faire absorber à des organismes débilités ou à des malades dont les fonctions digestives sont plus ou

SOMMAIRE : Fermentations microbiennes du lait. Le lait comme agent de transmission de quelques maladies infectieuses. Altérations du lait. Procédés pour aseptiser le lait.

moins troublées, un liquide alimentaire contaminé par les bactéries d'une eau polluée renfermant le bacille de la tuberculose ou celui de la fièvre typhoïde. A côté des microbes dits inoffensifs et qui n'agissent que sur les fermentations, il y a de nombreux éléments pathogènes qui trouvent dans le lait un excellent milieu de culture où tout au moins de conservation. En ce qui regarde la tuberculose, nous ne pouvons mieux faire que de citer l'opinion du professeur Straus au sujet du lait considéré comme agent de transmission : « Le lait prove-
» nant de vaches phtisiques est presque sûrement infectieux quand
» il y a tuberculose mammaire. Quand celle-ci fait défaut, le lait est
» généralement inoffensif, même si la tuberculose est avancée et
» généralisée. Toutefois, il existe un certain nombre de faits où le
» lait s'est montré virulent, la mamelle paraissant saine ; peut-être
» ne l'était-elle pas en réalité dans ces cas. Comme le fait remarquer
» Nocard, il est possible que dans les cas où la mamelle suspecte n'a
» pas paru tuberculeuse, c'est que la lésion n'a pas été suffisamment
» bien cherchée. »

Malgré les expériences de H. Martin qui, sur du lait pris à Paris chez différentes laitières, obtint par inoculation du cobaye trois résultats positifs sur neuf, il semble que cette inoculation du lait ne réussisse que dans des proportions infiniment plus faibles, même quand ce lait provient d'une bête sûrement tuberculeuse. Galtier, d'ailleurs, n'a constaté la virulence du lait des vaches phtisiques que quand la mamelle était elle même atteinte de tuberculose. Quoi qu'il en soit, on a attribué un certain nombre de cas de phtisie mésaraïque chez l'enfant à une infection par du lait de provenance tuberculeuse. On a admis également que la même infection pouvait être la cause de l'engorgement scrofuleux des glandes sous-maxillaires si fréquent chez les jeunes enfants. Le danger que présente le lait tuberculeux est surtout à redouter pour les personnes qui en font leur nourriture exclusive ou principale, comme les enfants en bas âge et certains malades. « De toute façon, il est bien aisé de se mettre à l'abri du
» danger que peut faire courir un lait suspect (et tout lait dont la
» provenance n'est pas bien assurée doit être tenu pour suspect),
» c'est de le soumettre à l'ébullition. » (STRAUS.)

L'ébullition à laquelle on doit le soumettre a pour résultat non seulement de tuer le bacille de la tuberculose, mais encore et surtout de détruire les innombrables autres microbes qui se développent si abondamment et si rapidement dans le lait abandonné à lui-même et qui déterminent des fermentations stomacales et intestinales, parti-

culièrement funestes et fréquentes chez les enfants, surtout pendant la saison chaude. On a pensé que le lait de chèvre est contaminé moins souvent que le lait de vache par le bacille de Koch. Il convient de faire des réserves à ce sujet, car on sait aujourd'hui que la chèvre n'est pas absolument réfractaire à la tuberculose. La péripneumonie, la fièvre aphteuse, le charbon, peuvent se transmettre par l'usage du lait. Il en serait de même de la scarlatine qui, pour certains auteurs, aurait fréquemment une origine animale. MM. Dupré et Lécuyer ont observé deux faits de pneumonie chez des enfants nourris avec du lait provenant de vaches atteintes de péripneumonie. Le lait de ces animaux, quelle que soit la nature de l'agent microbien, constitue donc un danger que l'on s'efforcera de prévenir par l'ébullition ou la stérilisation. La fièvre aphteuse des vaches communique également au lait des propriétés nuisibles qui se traduisent par des troubles gastro-intestinaux. Des exemples déjà nombreux de cette contagion ont été rapportés par David, Proust, Vessemberg, Chauveau. On sait, d'autre part, que le bacille du charbon peut passer dans le lait chez les femelles en lactation ; Koubassof considère le lait ainsi altéré comme inoffensif. Le suc gastrique fait à vrai dire perdre ses propriétés au bacille du charbon, mais lorsqu'il s'agit d'un estomac malade, avec un suc gastrique insuffisant ou des ulcérations de la muqueuse, ce lait peut produire des accidents graves.

Le lait peut être contaminé par des organismes pathogènes provenant de maladies microbiennes humaines, telles que la fièvre typhoïde, la diphtérie, la scarlatine, le choléra, la diarrhée verte. L'addition d'une eau polluée constitue la cause la plus fréquente de la transmission du bacille d'Eberth par le lait. Les faits de Bieck, Penbert, Janssen, Murchison, Roth, etc., montrent que la suppression du lait contaminé par des eaux impures suffit à enrayer les épidémies locales observées. Les expériences de Klein, obtenant des cultures avec le lait de vaches auxquelles on avait inoculé des bacilles de Löffler et transmettant la maladie à des chats, prouvent que le lait peut être un agent de transmission de la diphtérie. L'épidémie d'Addlestone (1872), où quatorze personnes furent atteintes de diphtérie après avoir pris de la crème dans une soirée, en est une preuve. Hart affirme l'origine lactée de la diphtérie dans sept épidémies. Löffler, se fondant sur la facilité de développement du bacille diphtérique dans le lait, conseille, à titre préventif, de rejeter de la consommation tout le lait qui provient des fermes où auraient pu se trouver des diphtériques. C'est en Angleterre surtout qu'on a admis pour la première fois la possibilité

de la transmission de la scarlatine par le lait. De nombreuses épidémies témoignent de ce mode de transmission. Les sources de contamination paraissent multiples, mais on ne sait encore si cette fièvre est susceptible d'évoluer chez la vache. L'épidémie rapportée par Klein mérite d'être rappelée. Parmi les clients d'un laitier de Londres, survint une épidémie de scarlatine qui paraissait avoir respecté les personnes employées à la ferme. Or, les vaches présentaient des lésions éruptives, surtout au niveau du pis. L'inoculation sous-cutanée à d'autres vaches du liquide recueilli à ce niveau permit de créer une infection bien caractérisée, ressemblant à la scarlatine humaine et se compliquant de néphrite parenchymateuse avec albuminurie. Les mêmes effets furent obtenus par l'inoculation des microcoques trouvés dans le pus et dans le lait. Crookshank a prétendu, il est vrai, qu'il s'agissait dans nombre de cas d'éruptions de cowpox. Les expériences de Klein sont cependant en concordance avec des faits rapportés par M. Picheney à l'Académie des Sciences. L'ébullition offrirait, quoi qu'il en soit, une garantie complète contre l'infection. L'addition d'une eau polluée peut aussi expliquer la présence du bacille cholérique dans le lait. Comme conclusion pratique de ces faits, il semble que le lait cru ne pourra jamais offrir les garanties comparables à celles des divers laits bouillis, stérilisés, ou pasteurisés.

Il est, d'autre part, certaines variétés de microbes qui peuvent modifier la coloration du lait. Les laits colorés seraient inoffensifs pour certains auteurs; cependant Mossler, Zundell ont vu ces laits déterminer des accidents d'intoxication, et Rouvier conseille de les rejeter non seulement de l'alimentation des enfants, mais encore de celle des malades plus âgés. Le vibrio syncyanus ou le penicillium glaucum produisent le lait bleu; le vibrio synxanthus, le lait jaune; le vibrio xanthogenus le lait rouge. D'autres inconvénients peuvent résulter de l'existence dans le lait de principes toxiques introduits par l'alimentation. Les altérations des fourrages, par exemple, sont susceptibles d'occasionner des troubles morbides multiples, des gastro-entérites notamment. La pâture dans des prairies contenant des plantes telles que la ciguë, le colchique, peut entraîner des accidents. L'eau plus ou moins altérée dont s'abreuvent les animaux peut avoir aussi des conséquences fâcheuses. Rondot, à qui nous empruntons nombre des détails exposés plus haut, rappelle l'empoisonnement de toute une famille nourrie par le lait d'une vache qui n'avait subi d'autre contamination morbide que celle provenant de l'usage habituel de l'eau d'un ruisseau où se déversait le tuyau des latrines. Les substances

médicamenteuses peuvent, comme les substances toxiques, se retrouver dans le lait. On a même essayé de communiquer au lait des propriétés immunisantes contre certains virus; c'est là un point sur lequel nous aurons à revenir.

Les toxines résultant d'invasions microbiennes accidentelles et celles qui peuvent se développer pendant les grandes chaleurs par fermentation du lait, causent de sérieux dangers (épidémie de Long-Branch, 1886). Vaughan a signalé en pareil cas le développement d'une ptomaïne, le tyro-toxicon, qui, isolée en cristaux, a pu reproduire des effets toxiques analogues à ceux observés dans l'épidémie de Long-Branch. La présence des germes pathogènes et de leurs toxines prouve l'utilité qu'il y a à aseptiser le lait. Cette asepsie du lait peut s'obtenir par différents procédés dont nous croyons devoir rapporter ici les données essentielles. Le lait peut être *pasteurisé*, *bouilli*, *stérilisé*.

La *pasteurisation* du lait consiste à le soumettre à une température de 70° et à le refroidir rapidement. Cette pasteurisation se réalise dans l'industrie au moyen d'appareils variés, entre autres le système de Fjord et le système de la plaque chauffante. Ce liquide pasteurisé peut se conserver plusieurs jours, si du moins il est renfermé dans des récipients parfaitement stérilisés. Par ces alternatives d'échauffement et de réfrigération, le lait ne conserve de ses ferments, comme l'a montré Duclaux, que ceux qui le coagulent. On sait aujourd'hui que l'allaitement artificiel par le lait pasteurisé donne d'excellents résultats et ne produit ni coliques, ni troubles intestinaux, ni diarrhée verte. La température obtenue dans cette pasteurisation suffit, en outre, à assurer la destruction de nombreux microbes pathogènes.

L'*ébullition* a été aussi adoptée, malgré les inconvénients qui lui ont été attribués, comme nous le verrons plus loin au sujet de la digestibilité. Si la stérilisation obvie à certains de ces inconvénients, l'ébullition seule suffit à diminuer les infections digestives; le lait bouilli donne d'excellents résultats dans les crèches, chez les enfants tolérant mal le lait, même stérilisé (Thomas, de Genève).

Quant à la *stérilisation*, elle s'est à peu près substituée à la pasteurisation. Le lait que l'on peut pratiquement stériliser dans l'industrie ou dans les familles représente, par ses qualités digestives, un aliment thérapeutique excellent et presque identique au lait naturel. La stérilisation en grand se fait au moyen de la vapeur d'eau sous pression (appareils de Soxhlet, de Higuette et Timpe), à une température de 110° sans que le lait entre en ébullition ou en évaporation. Dans les familles on peut stériliser le lait en plongeant des petits récipients de

100 à 200 grammes dans un bain-marie fermé où l'eau, dont le niveau ne dépasse pas le milieu des bouteilles, est portée à l'ébullition durant quarante minutes. Ces flacons sont munis d'un obturateur en caoutchouc dont la disposition varie selon que l'on veut avoir une fermeture momentanée ou définitive. Le lait stérilisé à une température d'environ 100° offre la couleur et la saveur du lait ordinaire. Porté à une température plus élevée, il présente une coloration café au lait et produit une impression gustative parfois désagréable. D'après Chavanne, le caillot se rapprocherait de celui du lait de femme et serait plus fin que celui du lait bouilli. Les granulations de caséine sont plus fines avec le lait stérilisé qu'avec le lait cru ou bouilli, d'où sa digestibilité plus marquée chez l'enfant et les grands avantages qu'on en retire dans le traitement des affections gastriques.

D'après Renk, quand le lait stérilisé a été conservé quelques semaines, une partie des matières grasses se conglomèrent en petits globules dans l'intérieur des grosses gouttes; et quand on chauffe plus tard le lait à 40° environ, ces globules se fusionnent en une couche de graisse compacte qui ne peut plus, ni par l'agitation, ni par la chaleur, s'émulsionner de nouveau avec le reste du liquide lacté. Il y a donc perte d'une partie des principes nutritifs de ce lait. Renk a cherché à évaluer la quantité ainsi perdue dans une série d'observations faites sur un même lait; elle était de 2 0[0 au bout de 2 jours, de 20 0[0 au bout de 14 jours, et de 43, 5 0[0 (de la graisse totale du lait) au bout de 29 jours; aussi cet auteur conseille-t-il de ne pas s'approvisionner à l'avance de grandes quantités de lait stérilisé, mais de le stériliser soi-même, si possible, au fur et à mesure des besoins.

Lorsqu'on soumet le lait à une température de 52° dans le vide et sous une pression de 10 cm de Hg., on obtient un liquide semi-fluide dont les éléments essentiels ne subissent aucune altération. Si on l'additionne de 75 grammes de sucre par litre, on peut le conserver et l'utiliser ensuite en le délayant dans de l'eau; c'est du lait *condensé* ou *concentré*. Ce lait se conserve très facilement, il est, pour cette raison, d'un emploi pratique et se trouve indiqué en l'absence du lait naturel; mais il paraît devoir être remplacé par le lait stérilisé. Par suite de l'insuffisance de la température employée dans la préparation du lait condensé, les microbes pathogènes ne sont pas suffisamment annihilés, contrairement à ce qui existe pour les laits ordinaires pasteurisés, stérilisés, ou bouillis.

(A suivre.)

Le Départ de l'Hôte

Chansonnette grecque (1)

L'éclat de mai fleuri, zéphyr et le printemps
Rappellent l'étranger dans sa terre natale :
Son zèle n'attend pas la lueur matinale,
Et de fers argentés, sous des clous d'or brillants,
Il enrichit le pied de sa prompte cavale :
Des perles de sa bride étoilaient le contour.
Aux clartés qu'un flambeau lui prête,
Une fille qui l'aime et qui veut son amour,
Trois fois remplit sa coupe, et trois fois lui répète :
« Emmène-moi dans ton séjour.
« Oui, toi, cher hôte, et moi, viens, parcourons la terre.
« Mes yeux surveilleront l'apprêt de tes festins.
« Je dresserai nos lits l'un de l'autre voisins.
— « Le peux-tu, gentille étrangère?
« Dans les lieux où je cours les filles ne vont pas,
« Mais les braves, nés pour la guerre.
— « N'importe ! revêts-moi de l'habit des soldats :
« Selle un coursier pour moi d'une housse dorée :
« J'irai par monts, par vaux, d'un même pas que toi,
« Comme un jeune homme alerte en ma course assurée.
« Tous deux partons ensemble ; oui, toi, cher hôte, et moi ! »

N.-L. LEMERCIER,
De l'Académie Française

(1) Combien de jeunes lecteurs ressentiront, en lisant cette jolie chansonnette, le désir d'être à la place de l'hôte ! C'est un des premiers secrets de l'art que d'associer nos sentiments à ceux des personnages dont on trace la situation. Nous assistons à ce départ : nous croyons en voir les apprêts, entendre cette jeune fille qui se refuse à faire ses adieux au voyageur qu'elle veut suivre. Tout le charme de ses simples discours résulte de ces seuls mots adroitement jetés d'abord, et répétés à la fin : « *Partons, toi et moi !* » Je n'ai pas voulu les perdre, et je craignais qu'un hiatus ne m'empêchât de réussir à les conserver : mais heureusement j'ai pu l'éviter, et je m'en félicite ; car, sans ces mots naïfs, la chanson aurait moins de prix. On ne saurait être trop minutieux en matière de goût. L'auteur grec nous laisse à supposer quelle détermination suit le dialogue des personnages, et l'indécision où l'on reste sur l'événement prête un agrément de plus à la finesse de la composition. (Note du traducteur).

Résumé d'Histoire de la Médecine Grecque

CHAPITRE II

La Médecine sous le règne d'Alexandre le Grand et de ses successeurs

Cette période n'a vu fleurir aucun grand médecin de la valeur d'Hippocrate. Hâtons-nous de dire que l'on ne rencontrera pas, dans l'histoire de la médecine grecque, d'intelligence médicale comparable au médecin de Cos. Néanmoins, l'anatomie et la physiologie furent très cultivées, et deux grands médecins se distinguèrent dans l'étude de ces sciences, Hérophile et Erasistrate. A côté de ceux-là se révélèrent beaucoup d'autres médecins moins célèbres, dont les principaux sont : Philotime, qui écrivit un volumineux ouvrage *Sur la nourriture ;* Métrodore, le maître d'Erasistrate et le troisième mari de Pythiade, fille du grand Aristote ; Diphile de Siphnos, qui composa un livre intitulé: *Sur le régime chez les malades et chez les bien portants.*

Hérophile de Chalcédoine, élève de Praxagore, se signala entre tous. Il vivait sous le règne de Ptolémée Ier. Ses études embrassèrent toutes les branches de la médecine ; cependant il s'occupa surtout d'anatomie. Il pratiquait ses vivisections non sur des animaux, mais sur des corps humains. On dit que les Ptolémées et les Séleucides permettaient ces actes cruels et inhumains. Hérophile avait des idées particulières sur le système nerveux. Il écrivit plusieurs ouvrages dont le plus important était *l'Anatomie*, en trois livres. Il étudia spécialement l'anatomie de l'œil, qu'il décrivit dans son livre *Des yeux*. La pathologie générale et la thérapeutique étaient traitées dans un ouvrage qui avait pour titre *De l'étiologie*. Hérophile n'attendait pas tout de la thérapeutique seule, mais aussi de l'hygiène. Il reconnaissait les bons effets de la gymnastique. Il composa aussi une *Diététique*. Par ses découvertes, par ses écrits, et par l'affluence des malades qui venaient le consulter, ce grand anatomiste fit d'Alexandrie le centre des études médicales. De nombreux élèves, qu'on appelaient Hérophiliens, suivaient ses leçons.

Erasistrate d'Iulide de Céos, fils de Kléombrote et de Krétoxène, sœur du médecin Médius, vint aussi à Alexandrie. Le médecin d'Iulide avait fait de longs voyages et s'était occupé d'Homère et d'Hippocrate. A Alexandrie, il guérit, dit-on, Antiochus, fils de Séleucus, qui se consumait d'amour pour sa belle-mère Stratonice. Antiochus cachait sa

passion incestueuse, mais le sagace médecin ne tarda pas à la découvrir. Lorsqu'il apprit cette nouvelle, Séleucus, qui aimait son fils, consentit à le marier avec Stratonice, ce qui caractérise bien la corruption où étaient descendus les successeurs d'Alexandre le Grand. Les médecins sophistes dirent qu'Erasistrate découvrit la passion de l'amoureux aux battements de son pouls; mais Galien déclara qu'il n'y a pas de pouls spécial des amoureux. Il n'est pas difficile de découvrir la passion de l'amour, car, chez ceux qui en sont atteints, on remarque, comme chez Sapho, l'extinction de la voix, la rougeur brûlante du visage et sa pâleur subite, des sueurs froides, le pouls irrégulier, enfin une défaillance générale. Comme praticien, Erasistrate eut une grande renommée ; puis il abandonna la pratique pour se confiner exclusivement dans la science. En 290 av. J.-C. il enseignait la médecine à Samos où il resta jusqu'à sa mort. On sait qu'il fut enterré à Mycale, vis-à-vis de l'île de Samos. Il eut de nombreux élèves et partisans parmi lesquels: Straton de Béryte, Straton de Lampsaque, Apollonius de Memphis, Nicias de Milet; on les appelait Erasistratiens. Erasistrate, qui avait embrassé les doctrines de Chrysippe, faisait opposition à l'enseignement d'Hippocrate. Il excellait dans les recherches anatomiques et principalement dans celles concernant le système nerveux. Il a décrit avec exactitude l'encéphale, qu'il regardait comme l'origine des nerfs. Il faisait grand cas de la diététique. Suidas connaissait neuf ouvrages d'Erasistrate ; les modernes parlent de quatorze ou quinze dont les principaux sont: *De l'hygiène, Des maladies abdominales, De la goutte, De l'hydropisie*, etc.

A part ces deux grands médecins, il s'en trouve, pendant la période qui nous occupe, plusieurs autres dont le nom figure dans l'histoire de la médecine avec une bonne mention. Tels sont : Eudème qui, l'un des premiers, donna l'anatomie exacte des nerfs. Dieuchès, que l'on range parmi les meilleurs médecins et philosophes, que sollicita le problème de la nature des corps. Son élève Numénius d'Héraclée, qui a composé un livre intitulé *Thériaque*. Nicandre, après lui, écrivit sur le même sujet. Cléophante, qui est un des plus distingués diététitiens qui ont vécu avant J.-C. Ses médicaments étaient très simples: l'eau et le vin. Il fit un ouvrage sur les maladies des femmes. Cet ouvrage, divisé en onze livres, avait pour titre : *Gynécologie*. Bachée de Tanagra, qui est l'un des plus anciens commentateurs des aphorismes pseudo-hippocratiques. Il rédigea un lexique de la langue d'Hippocrate, un ouvrage sur Hérophile et son école, un petit traité sur le pouls et d'autres livres encore. Séleucus Appollophane, disciple d'Erasistrate que nous connaissons, par

Polybe. Il était médecin et conseiller d'Antiochus le Grand. Zénon, qui n'honorait que l'école d'Hérophile, et témoignait son plus grand mépris pour les autres. Il écrivit un livre pour expliquer les *Epidémies* d'Hippocrate. En dehors de ceux que nous venons de mentionner, il y a encore de nombreux médecins dont il ne nous est parvenu que le nom et le titre des ouvrages.

Georges MISTRIOTIS,
Ancien Recteur de l'Université Nationale de Grèce.

(*A suivre.*)

Les Adieux du Klephte

ÉLÉGIE GRECQUE (1)

Nage en léger esquif, lance-toi vers ce bord,
Et fais-toi de tes bras des rames salutaires ;
Fends de ton sein le fleuve, où me retient la mort
Si la Vierge céleste et nos Saints tutélaires
Du rivage éloigné te permettent l'abord,
Lorsque de nos guerriers tu reverras la tente
Où si souvent nos mains préparant nos repas
Ont fait fumer la chair sanglante
Des agneaux enlevés au bercail des Agas ;
Si leur âme compatissante
Demande quel écueil put retenir mes pas,
Ne les accable point du bruit de mon trépas ;
Dis-leur que, triste époux d'une rive étrangère,
Je n'ai plus d'autre lit que celui des torrents,
Ni d'autres frères, d'autre mère,
Au bord de leurs flots murmurants,
Que les froids rochers, et la terre.

N.-L. LEMERCIER,
De l'Académie Française.

(1) Cette agréable élégie est pleine de sensibilité : il y a du charme dans les circonlocutions sous lesquelles un jeune homme expirant déguise la nouvelle de sa mort trop fatale pour ses amis. (Note du traducteur).

Le Dogmatisme d'Hippocrate

Le nom de dogmatisme a été donné aux doctrines hippocratiques par Galien, bien que celui d'humorisme leur convienne bien mieux. Les idées du Père de la médecine ne nous sont connues que par les traités qui composent la collection hippocratique, sorte d'encyclopédie qui, suivant Littré, son savant traducteur, a été modifiée, remaniée, refondue un grand nombre de fois, qui est manifestement incomplète et contient des ouvrages qui certainement n'ont pas été composés par le plus grand des Asclépiades. C'est dire qu'il est bien difficile de démêler ce qui lui appartient en propre. Mais l'influence d'Hippocrate est aussi impossible à nier que celles des Alexandrins, à peu près aussi mal connue. Nous entrevoyons les effets qu'ils ont produits comme nous soupçonnons l'existence d'un astre par les perturbations que nous observons dans le cours des autres corps célestes.

Nous en sommes réduits au fond à des conjectures plus ou moins vraisemblables, mais nous n'avons pas le droit de les négliger, car ce système nihiliste nous conduirait sûrement à l'inintelligence complète de l'histoire de la Médecine. Du reste, si les doctrines véritables d'Hippocrate nous sont à peu près inconnues, il n'en est plus de même des idées traditionnelles qu'on lui attribuait dans l'antiquité. La collection hippocratique, quelle qu'en soit la véritable origine, a eu la plus grande importance pour le développement de la médecine et c'est d'elle en somme qu'il s'agit de s'occuper bien plus que de celui qui passe pour en être l'auteur. La médecine, telle qu'on peut l'étudier dans la collection hippocratique, est déjà une science véritable, bien jeune encore et bien imparfaite, mais possédant déjà nombre de notions exactes et dont la profondeur nous étonne. Sur bien des points elle s'est montrée plus sagace que les méthodistes et même que Galien qui a cru en restaurer les doctrines tout en les modifiant profondément en réalité.

Hippocrate, en vrai fils de la Grèce, sensible à l'harmonie des choses et à la pondération d'une vie bien équilibrée, croit que tout ce qui trouble cet état est la cause principale des maladies; pour l'école hippocratique, les états morbides ont relativement peu d'importance par rapport à l'état physiologique. Les causes morbifiques agissent en *altérant les humeurs* qui sont le sang, le phlegme, la bile jaune et la bile noire (*atrabile*), elles les mettent en *état de crise*. Ces quatre éléments agissent en *exagérant* ou *diminuant* certaines dispositions normales ou en se

mélangeant ensemble : par exemple, le phlegme froid avec la bile, élément essentiellement chaud. La *fièvre* résulte d'un échauffement du phlegme, le frisson indique le mélange du phlegme avec le sang ou avec de la bile plus froide que d'habitude. Mais on trouve aussi dans la collection hippocratique une autre théorie de la fièvre, d'après laquelle celle-ci serait due à une production exagérée du phlegme, qui gonfle les tissus et gêne les sécrétions; le *catarrhe* qui joue un grand rôle dans la pathologie d'Hippocrate, nait d'une secrétion exagérée par le cerveau du phlegme qui se détourne vers une partie quelconque du corps. Le flux peut se porter vers les yeux, les oreilles, les poumons, la colonne vertébrale, etc.; le cœur lui-même peut être atteint, et il survient alors des palpitations et de la dyspnée. Le mélange des quatre éléments est la source de grands maux, notamment de la suppuration, car le *pus* n'est que du *sang corrompu* ou de la *chair liquéfiée*; les abcès peuvent être simples, métastiques, congestifs; ils s'entourent souvent d'une pseudo-membrane surtout quand il y a fistule. Hippocrate avait observé que la nature a une tendance naturelle à la guérison, cela est surtout visible dans les maladies aiguës : chaque affection présente, à un moment donné, une crise où la nature ou au contraire la maladie l'emporte après un combat assez vif. La nature des jours critiques est de la dernière importance; cette théorie est manifestement apparentée avec la doctrine du nombre 7 : les 4e, 6e, 8e, 10e, 14e, 20e, 30e, 40e, 60e, 80e, 100e jours ou au contraire les 3e, 5e, 7e, 9e, 11e, 17e, 21e, 27e, 31e sont des jours critiques.

La thérapeutique hippocratique consiste *à soutenir les forces du malade, modérer les manifestations morbides et surtout savoir attendre et régulariser la crise*. Le pronostic, dont Hippocrate avait saisi toute l'importance, repose sur l'état du corps, de la nutrition, l'état des forces, la température, la coloration de la peau et le sommeil : celui qui survient le matin est d'un défavorable augure; il en est de même de la sueur quand elle arrive dans le cours d'une maladie aiguë. Le décubitus dorsal prolongé, la lenteur et la difficulté des mouvements sont d'un mauvais pronostic. Enfin, tout le monde connaît le facies hippocratique et la déduction qu'en tirait ce grand médecin. Du reste, il ne négligeait aucune secrétion, aucune partie du corps, afin de mieux augurer de la terminaison de la maladie. D'ailleurs très modeste, Hippocrate raconte que certaines fautes dans le traitement peuvent sauver parfois le malade! Ainsi, un vomitif débarrasse d'un empyème, au contraire, une médication bien ordonnée peut être nuisible. Il parle souvent de la bonne et de la mauvaise chance. La séméiologie repose sur les signes et les symp-

tômes subjectifs ; la température s'apprécie par l'application des mains sur la poitrine, le pouls est mieux compris par Hippocrate qu'il ne l'a été plus tard. Ce qu'il faut surtout étudier, recommande-t-il, ce sont la peau et ses exsudats, le météorisme, le sommeil ou l'état de veille, l'agitation, les frissons, le mouvement, la diarrhée, la toux, les crachats, le hoquet, l'urine, les larmes, la faim, la soif, la pléthore, la douleur, les idées, la mémoire, les discours, le silence, l'état de la muqueuse pituitaire, l'état des hypocondres, des extrémités, des yeux, les palpitations, le pouls, l'odeur, les songes, l'humeur du malade, les mamelles, la matrice.

Les notions de diagnostic portaient aussi sur des bases anatomiques, exemple : au livre V des *Epidémies*, dans une plaie pénétrante de l'abdomen, Hippocrate attribue le mal à la blessure de l'intestin et à l'hémorrhagie. Malheureusement l'exploration physique est tout à fait rudimentaire ; cependant signalons la succussion, le tintement métallique et les craquements, dans certaines affections du thorax. Les hippocratiques employaient la saignée, mais modérément; ils usaient beaucoup des scarifications et des ventouses ; l'huile, le vin, le vinaigre, l'eau occupaient un rang important parmi les médicaments, ainsi que les bains et l'exposition au soleil, les enveloppements chauds, les fomentations chaudes ; les bains froids étaient très employés ainsi que les enveloppements froids, principalement dans les fièvres, les maladies inflammatoires ; les clystères étaient très usités; pour provoquer la sueur, on recourait principalement aux lotions chaudes ; nulle part on ne voit citer l'opium qui cependant était connu avant Hippocrate.

Dr Constantin Tsintsiropoulos.

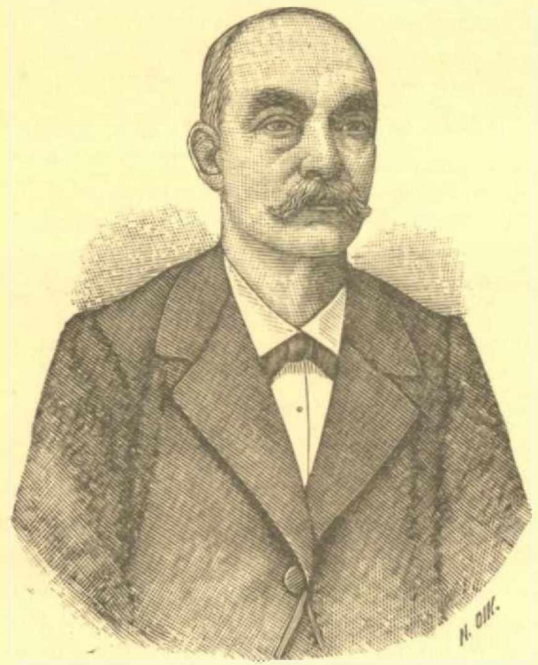
Chronique Bibliographique

Il sera rendu compte de tout ouvrage scientifique dont on aura fait déposer deux exemplaires au bureau de la Revue, 103, avenue de Villiers.

La Macédoine, décrite par ses inscriptions et ses monuments ; collection de 1409 inscriptions grecques inédites et 189 latines : « Lapides docebunt vos quod non discetis de vestris magistris », par le professeur Margarites G. Démitsas. — Imprimerie Apostolopoulo, Athènes.

L'honorable professeur Démitsas, qui est un géographe illustre, et dont un des

ouvrages (*Le Voyage en Egypte*) a obtenu le prix du Congrès international de Géographie, tenu à Venise, en 1881, vient de publier la troisième partie de ses œuvres sur la Macédoine, sa chère et malheureuse patrie, au culte de laquelle il a consacré toute sa vie. Cette troisième partie, en deux volumes, contient un nombre incalculable d'inscriptions grecques et latines, sauvées du vandalisme bulgare (1) et recueillies pieusement par ce digne descendant d'Aristote qui, lui aussi, était un Macédonien.



LE PROFESSEUR DÉMITSAS

Dans n'importe quel pays du monde, on aurait imprimé, aux frais du trésor public, un ouvrage de cette portée et de cette envergure (mille cinquante pages, ornées de nombreuses illustrations dont quelques-unes hors texte); malheureusement, la Grèce, accablée par le malheur de ses enfants fuyant le yatagan des massacreurs de l'Arménie et les obus de mélinite, de roburite et de panclastite des flottes de six grandes puissances, protectrices du grand Turc, se trouve dans l'impossibilité de faire quelque chose en faveur de ceux qui travaillent pour l'avenir de la nation. Heureusement, les Démitsas, ces héros nationaux, d'un patriotisme et d'une modestie qui font honneur à la Grèce, trouvent toujours le moyen, avec leurs faibles ressources personnelles, de publier des ouvrages considérables. (M. Démitsas a publié une tren-

(1) Pour que nous n'ayons pas l'air de calomnier les Bulgares, nous prions nos lecteurs de lire la *Chronique d'Orient* dans la *Revue archéologique* de Paris (juillet-décembre 1884, p. 87). En voici quelques lignes : « Il est peu de régions du monde « antique où le vandalisme soit plus à l'aise qu'à Thasos. Les Bulgares, c'est-à-dire « les ennemis impitoyables de tout ce qui est grec, dans le présent comme dans le « passé, ne détruisent pas seulement par cupidité les antiquités grecques, mais par « système, et le mal qu'ils ont fait depuis quelques années est incalculable. Comme « ils connaissent la valeur des petits objets qu'il est facile d'exporter, ils ouvrent des « tombeaux, en cachent le contenu sous terre et viennent le reprendre au moment « opportun pour le transporter en Bulgarie où les objets en or sont probablement « fondus par quelque orfèvre de Philippopolis ou tout au moins dispersés, sans profit « pour la science qui ne pourra jamais en reconnaître l'origine. »

taine de volumes concernant la géographie et l'histoire, et particulièrement celles de la Grèce). Nous espérons que les Grecs de Paris et les hellénistes français (la *Topographie de la Macédoine* de M. Démitsas, a eu un prix à Paris, en 1874) s'empresseront de faire l'acquisition de ce livre aussi instructif que patriotique.

Le Captif, de Cervantès, traduction de Auguste Dorchain, illustrations de Paul Leroy, gravées par Romagnol. — Alphonse Lemerre, éditeur, 23, passage Choiseul, Paris.

Le captif est un noble capitaine espagnol fait prisonnier à la bataille navale de Lépante. Conduit d'abord à Constantinople, puis à Alger, il réussit à s'évader grâce au concours de la belle Zoraïde, fille d'un More extrêmement riche, convertie au culte de la Vierge Marie par une chrétienne, esclave de son père. M. Dorchain a fait une traduction ayant toute la suavité de l'original; il est arrivé à ce brillant résultat en donnant à son style l'allure du français de l'époque de Cervantès. Mais c'est M. Paul Leroy qui a fait un vrai bijou de ce petit volume. Il a pu nous faire voir, dans un cadre si minuscule, sainte Sophie dominant Constantinople sans l'écraser. Ah ! si je pouvais décrire ce que je sens en voyant ces illustrations, qui donnent une sensation si aiguë de l'Orient, j'aurais écrit un petit chef-d'œuvre.

La guerre à cause de la question crétoise, sans nom d'auteur ni d'éditeur. Athènes.

C'est un recueil des articles publiés par les six journaux antidélyannistes d'Athènes : *Ephiméris*, *Acropolis*, *Asty*, *Hestia*, *Scrip* et *Embros*, pendant la période qui commence au mois de janvier 1897 et se termine au mois d'avril de la même année, à la veille de la déclaration de la guerre par la Turquie.

Dans ces articles, M. Théodore Délyannis, alors premier ministre de Grèce, est accusé de lâcheté, d'être un traître, parce qu'il faisait tout son possible pour empêcher la guerre. Pour comprendre le sel attique de cette publication, il faut savoir qu'aujourd'hui ces mêmes six journaux dénoncent au peuple grec M. Délyannis comme fauteur de la guerre, comme la brebis galeuse de l'hellénisme, en un mot, ils cherchent en lui le bouc émissaire de leur propre folie guerrière.

Le Gérant : HECTOR RAVEAU.

Paris. — Imprimerie PAIRAULT et Cie 3, passage Nollet. — 4648